

Ah ça ira, ça ira, ça ira...

Si les droits accordés aux femmes semblent un privilège réservé d'abord aux occidentales vivant dans des pays à niveau de vie élevé et où règne la démocratie, ne perdons pas de vue qu'ils furent obtenus grâce à la lutte et à l'obstination de quelques unes, bas-bleus ou suffragettes et qu'ils n'allaient pas de soi. Comment aller à l'encontre de la méses-time de soi, de la soumission à l'ordre patriarcal, de l'intériorisation des valeurs de la tradition?... Par l'éducation! Puis il faudra un peu d'audace, le temps fera le reste. Nous devons l'espérer. | **Nelly Le Grévellec**

Pratiques en herbe...

Lundi 14 Juin

Souvenir de soi: apprentissage de l'auto-portrait

Collège Thomas Mann - Paris | Classe de 3^{ème}
Anne-Marie Collin, écriture, André Loncin, mise en voix, Philippe Borde, professeur de français

Lundi 21 Juin

Les mythes grecs dans l'espace urbain contemporain

Collège Evariste Galois - Paris | Atelier théâtre MGI, élèves 6^{ème}, 3^{ème}
Christine Culerier, théâtre, Gladys Verger, professeur de français.

Mercredi 23 Juin

Le théâtre musical: quel en-jeu!

Lycée Claude Monet - Paris | Classe de 1^{ère} option musique
Joël Mazeau, professeur de musique, Monica Jordan, chant, Jean-Charles François, percussions.

Vendredi 25 et Samedi 26 Juin

Danser la ville

Ecole Primaire 64 rue Dunois - Paris, Ecole Dulcie September - Ivry/Seine | Classes de CE2, CM1, CM2
Sophie Mathey, Philippe Reinaldos, danseurs, chorégraphes, Christelle Albouze, Catherine Athias, Carole Ouaziz, Yvon Eusen, Françoise Monédière, enseignants

À vos agendas 2010

Pour en savoir plus: www.theatredunois.org

Sources

du 7 au 9 avril 2010 | Cie Des sources (Belgique) | Danse | Musique | 7+

A corps et cris

du 7 au 18 avril 2010 | Inattendue Cie et Théâtre Oz | Musique | Danse | 7+

A l'écart de l'arbre à palabres

du 26 avril au 9 mai 2010

Makak janbé Croco | Cie Difé Kako | Musique | Danse | 4+

Berceuses Kitoko | Théâtre Jeune Public de Strasbourg | Musique | 2+

Kinsiona contes d'Afrique | Théâtre Jeune Public de Strasbourg | Théâtre | 6+

Ça va ! | Théâtre Jeune Public de Strasbourg | Théâtre | 11+

Le LIEU

du 17 au 23 mai 2010 | Musique contemporaine | Concert du 6^e Forum International des Jeunes Compositeurs, Ensemble Aleph et Ensemble Multilatérale | Concert italien de l'Ensemble Nomos | Concert franco-russe

Quand je me deux

du 26 mai au 6 juin 2010 | A.k. entrepôt | Danse | Poésie | Création | 3+

Le bouquet de fleurs

du 9 au 20 juin 2010 | Cie Actémobazar | Théâtre | 7+

Les Tarifs

Tout public

16 € plein tarif
11 € habitants du 13^e, carte vermeil
10 € -26 ans et adultes accompagnant des enfants (2 adultes maximum pour 1 enfant)
6,50 € enfants (-de 13 ans) et adultes les accompagnant et habitant le 13^e

Les cartes

10 € Carte «A deux» Valable pour deux personnes (de la même famille, amis, voisins...)
20 € Carte Peuplade Valable pour 4 personnes (de la même famille, amis, voisins...)

Pour plus de détails, consulter notre site, rubrique Les infos pratiques

Règlement

Chèques et espèces; Tick'art et Chèque Culture acceptés.

Scolaires

Abonnements et réservations, nous consulter.

Par ici les sorties!

Théâtre Dunois

Accueil du public
7 rue Louise Weiss, 75013 Paris
Information et réservation:
01 45 84 72 00
reservation@theatredunois.org

Administration
108, rue du Chevaleret 75013 Paris

Accès

M⁶ Chevaleret
M¹⁴ | RER C
Bibliothèque François Mitterrand
Bus 27 Clisson
Bus 62, 64, 89, 132, 325
Bibliothèque
Vogüé Bibliothèque

La Maison Ouverte

Association loi 1901
Siret 32450071900020
APE 9004Z
Licence 7502 84/85/86

La Gazelle, le journal du Théâtre Dunois

Direction de la publication
Nelly Le Grévellec

Conception, rédaction Céline Viel
Conception graphique GuerillaGrafik

Impression L'Imprime



La Gazelle

le journal du théâtre Dunois | n° 17 | avril – juin 2010

Question de saison

Femmes africaines: une vie de luttes

Comment penser son «émancipation» quand on trime de l'aube au crépuscule? L'image de la femme africaine accablée de tâches n'a rien d'un mythe. Difficile de construire un discours sur soi quand son existence est consacrée à la subsistance de la collectivité... D'où le malentendu avec les féministes occidentales dont le combat s'inscrivait d'abord en termes de libération individuelle. Pourtant, la condition féminine en Afrique témoigne aujourd'hui d'une évolution majeure et accélérée, et les femmes le doivent en grande partie à leur extraordinaire activité. Une série de spectacles consacrés à l'Afrique* programmés en avril-mai au Théâtre Dunois nous a donné envie d'en savoir plus sur le rôle de ces femmes africaines, actrices clés du développement. Entretien avec **Catherine Coquery-Vidrovitch***, historienne, qui retrace la vie des femmes d'Afrique noire du XIX^{ème} siècle à nos jours.

Les Africaines commencent à faire entendre leur voix, mais vous montrez que si longtemps elles se sont tues, c'est surtout parce qu'elles étaient et restent souvent accablées de travail.

Si d'un pays à l'autre, les situations varient, il y a une constante: la vie des femmes africaines est entièrement consacrée à la subsistance de la maisonnée. Tout au long du XIX^{ème} siècle où la grande majorité des femmes étaient des paysannes, leurs travaux se partageaient entre les activités des champs et les tâches domestiques, et ces travaux exigeaient (et exigent toujours!) une grande force physique. En fait la valeur et le statut d'une femme dépendaient de sa fécondité et de sa force de travail. Pour les femmes de la campagne, la polygamie n'était donc pas forcément négative car elle permettait une division du travail et par là un allègement des tâches. La mise en question de la polygamie est venue des citadines qui elles n'en voyaient plus l'intérêt. Par ailleurs, la colonisation et par la suite l'indépendance ne sont pas toujours allées de pair avec une amélioration de la condition des femmes. Dans les campagnes justement la division sexuelle des tâches avait créé une sorte d'équilibre où les femmes prenaient en charge les cultures vivrières. L'introduction d'une agriculture dévolue au commerce et la mise en place de cultures aux rendements intensifs instaurées par les colons ont bousculé cet équilibre. Souvent, aux corvées de leurs propres cultures, s'est ajoutée pour les femmes, la participation à ces cultures d'exportation. Une enquête effectuée en Gambie montre par exemple que les femmes passent en moyenne 159 jours par an dans leurs champs, contre 103 jours pour les hommes. Elles y travaillent 6,8 heures par jour, contre 5, 7 pour les hommes, mais consacrent en sus, quatre heures par jour à leurs autres travaux: portage de l'eau et du bois, cuisine, lavage, enfants. Dans de nombreuses régions d'Afrique, la journée de travail des femmes avoisine ainsi en période de pointe les quinze heures!

Est-ce la migration des femmes vers les villes qui a réellement permis leur émancipation?

La première vague de migration féminine dans les villes s'est produite pendant la colonisation. Elle concerna les jeunes sœurs qui accompagnaient les migrants mais aussi les jeunes femmes lasses d'être exploitées qui voyaient dans cette migration un recours contre le mariage forcé et l'espoir d'une amélioration de leur condition de vie. Ce mouvement s'est renforcé avec l'indépendance et aujourd'hui la migration des femmes l'emporte sur celle des hommes. Cela tient d'abord aux conditions de vie harassantes des paysannes. Mais le développement (très tardif!) de la scolarisation fait également sentir ses effets en favorisant la venue des jeunes femmes en ville. De ce fait, nombreuses sont les villes aujourd'hui où les citadines sont aussi nombreuses que les hommes. De plus, hommes et femmes n'émigrent pas toujours dans le même esprit. L'objectif de l'homme est de gagner de l'argent mais son désir le pousse à retourner vers son milieu d'origine ce qui est plus rarement le cas de la femme. Les femmes souvent préfèrent se fixer définitivement en ville où elles ont su s'adapter pour subvenir à leurs besoins sans l'aide de quiconque

et sans dépendre économiquement d'un homme. Là s'est joué sans doute une grande partie de leur émancipation. Maintenant il faut se garder de toute généralisation! On trouve des situations très variées: certaines paysannes jouissaient à la campagne de solidarités qu'elles ont perdues à la ville et la pauvreté de ces femmes est pire qu'à la campagne. Il n'en reste pas moins évident que la majorité des africaines a su s'insérer professionnellement en milieu urbain, le plus souvent dans le secteur dit «informel» qui recouvre en fait des activités très précisément organisées, hiérarchisées et parfois fort rémunératrices. Il suffit par exemple de se balader dans les grands marchés. On constate que les produits de subsistances sont vendus par des femmes qui sont en lien avec des productrices de la campagne. Le commerce est une activité courante des femmes en ville et certaines sont devenues des femmes d'affaires redoutables, capables d'animer un réseau régional voire international.

Cette indépendance économique n'a-t-elle pas contribué à développer un célibat auparavant impensable pour une femme?

Il est vrai que les femmes sont considérées comme d'éternelles mineures qui appartiennent à leur lignage ou au lignage de leur mari. Le «lignage» est un ensemble bien plus large que la famille nucléaire. Il rassemble tout un groupe qui se reconnaît un ancêtre commun connu. La femme africaine est toujours une source de richesse pour ce groupe car promesse de travail et garantie d'enfants à venir. Le rôle de la maternité est évidemment central. D'ailleurs si les hommes se définissent en référence à leurs ancêtres et sont avant tout «fils de», les femmes sont désignées comme «mère de...». Depuis une trentaine d'années, un certain nombre de femmes commencent à pouvoir exister en marge de ce lignage. Longtemps les femmes qui vivaient seules en ville, pour travailler à l'usine par exemple, étaient assimilées à des femmes de mauvaise vie. Aujourd'hui encore, la plupart des femmes ont été mariées jeunes car le mariage reste une sorte de passage obligé, mais elles ont ensuite abandonné le domicile conjugal ou elles ont divorcé. Dans une société où règne la polygamie, le divorce n'a pas le même statut que dans nos sociétés occidentales. Le mariage n'est pas un sacrement religieux, c'est surtout un contrat. À partir du moment où, en ville, les femmes ont réalisé qu'elles étaient capables de se débrouiller économiquement seules, elles ont de plus en plus rejeté la domination d'un mari qui ne leur assurait plus aucune sécurité. Cela reste assez ambivalent car il y a toute une tradition de la soumission féminine qui était inscrite dans l'éducation même des petites filles. Cette soumission en tant qu'idée ne dérangeait pas forcément les africaines, d'où les incompréhensions avec les féministes occidentales. Les africaines, elles, défendaient finalement des revendications plus concrètes, et l'autonomie qu'elles ont acquise est vraiment le fruit d'une lutte quotidienne souterraine, le fruit de leur activité et non d'un débat théorique.

Vous montrez aussi que si les femmes africaines sont en train de trouver leurs marques, les rites sociaux ont la vie dure...

De fait, le regard que les Africaines ont d'elles-mêmes reste sou-

vent empreint d'une idéologie très conservatrice, déterminé par un héritage complexe: l'éducation des fillettes et l'initiation des jeunes filles leur apprennent la passivité et la soumission. Elles se voient comme génitrices et instruments du plaisir de l'homme. Mais on ne peut pas généraliser et parler de «la femme africaine»: comment comparer la fille des campagnes et celle des villes, celle qui est allée à l'école ou celle qui ne l'a pas connue... Certaines évolutions sont d'ailleurs frappantes. Si on prend l'exemple de l'excision, le tabou a mis très longtemps à être levé. Le pouvoir colonial est rarement intervenu sous prétexte de «respect des coutumes», et plus tard, les mouvements africains de femmes ont eux-mêmes mal réagi quand les féministes anglo-saxonnes ont voulu s'en mêler, reprochant à ces dernières leur ingérence. L'OMS a été très lente à se définir, évoquant elle aussi le «contexte social et culturel». Finalement ce sont les femmes africaines qui sont revenues à la charge dans un séminaire des Nations-Unies, et c'est la sénégalaise Awa Thiam qui a suscité la création d'une organisation internationale pour l'abolition des mutilations sexuelles. Aujourd'hui, l'on constate que ce sont surtout les vieilles femmes qui y sont attachées et on en arrive à des cas paradoxaux, comme celui du Mali, où l'excision est en net recul alors que cette pratique revient en force dans le milieu des femmes immigrées en France sous prétexte de retour aux traditions.

Toute la difficulté reste aussi de penser l'émancipation des femmes africaines sans la réduire au modèle occidental...

Nous sommes influencés par l'idée que nous avons en Occident de l'émancipation des femmes: les féministes ont donné à ce terme une signification individuelle avec le droit pour chaque femme de revendiquer son autonomie. Ce n'est pas nécessairement en ces termes que se pose la question pour les Africaines. Si pour les femmes «embourgeoisées» des villes, le modèle occidental joue un rôle influent, les femmes du peuple et les paysannes des campagnes savent faire preuve de qualités d'initiative et d'organisation qui leur permettent de faire entendre leur voix autrement. Elles y sont particulièrement encouragées par une vie associative plus active qu'en Occident. Elles ont su, de toute ancienneté, s'organiser entre elles et pour elles, dans une conception de la vie quotidienne, de la répartition des tâches, des préoccupations et des loisirs plus autonomes que chez nous. Reste que ces dernières années le mouvement d'émancipation s'est accéléré et qu'il doit beaucoup au développement de l'éducation des filles qui souffrait d'un énorme retard. Cet accès à l'éducation est la conquête récente qui risque de transformer le visage de nombreux pays d'Afrique.

*C. Coquery-Vidrovitch *Les Africaines, histoire des femmes d'Afrique noire du XIX^{ème} au XX^{ème} siècle*, éd. Desjonquères

À l'écart à palabres

du 26 avril au 9 mai 2010

Vies de quartier...

Elle semble bien loin l'Afrique, une entité si vaste, si contrastée... et tant de préjugés dans nos esprits! Présente au Théâtre Dunois du 28 avril au 9 mai sous des formes artistiques variées, l'Afrique offre à qui sait entendre la vision d'hommes et de femmes acteurs de leur quotidien, portés par un sens aigu de leur responsabilité: respect de soi et sens de l'autre.

Hommage aux petites gens de Kinshasa

Comment rompre avec l'image misérabiliste d'une ville marquée par la violence et la pauvreté? **Hélène Hamon** nous dit le choc que fut pour elle la confrontation avec Kinshasa. De sa rencontre avec **Hubert Mahela**, conteur-acteur originaire de la République Démocratique du Congo, est né le spectacle qui témoigne du quotidien des petites gens de Ngaba. Entretien.

Ce spectacle intervient après plusieurs voyages au Congo, une expérience bouleversante...

Je suis partie pour la première fois à Kinshasa dans le cadre d'échanges artistiques avec le Centre Masolo qui est un espace culturel permettant aux artistes de la région de mutualiser leurs moyens. C'est aussi un endroit d'accueil pour les jeunes des rues. Cette première confrontation avec un pays que je découvrais fut effectivement une expérience bouleversante. Kinshasa est une ville sinistrée qui a souffert de la colonisation, puis de la dictature, et le conflit qui en a découlé fut l'un des plus meurtriers du continent africain. La population n'a cessé d'être utilisée selon l'intérêt des uns et des autres. Et malgré tout cela, j'ai été saisie d'admiration car les gens que j'ai vu vivre, se battent au quotidien, et sont animés d'un amour de la vie qui force le respect. Cela m'a finalement plus marquée que la misère, et avec Hubert Mahela, nous avons eu envie de rendre le quotidien de ces petites gens qui se tiennent debout sans héroïsme. Nous avons choisi un quartier, Ngaba, et nous avons raconté des moments qui nous semblaient représentatifs de leur vie.

L'essentiel de votre histoire tient dans une échoppe...

Quand on débarque à Kinshasa, c'est la première chose qui frappe:

il y a des échoppes partout. Les petits métiers prédominent et l'économie informelle qui s'est mise en place est à la mesure du besoin des gens. On n'est pas obligé d'acheter un savon entier si une portion suffit! Souvent, ce que l'on achète correspond à la ration journalière nécessaire. On fait seulement en sorte que la vie puisse continuer... Le « ligablo », cette échoppe éphémère que l'on met en place le matin pour la désinstaller le soir, nous a semblé avec Hubert un cadre représentatif pour évoquer l'Afrique qui nous intéresse. Le personnage unique de l'histoire, interprété par Hubert Mahela, tient donc cette petite échoppe. Et chacun des objets du quotidien qui peuple cette dernière va lui inspirer une anecdote touchante la vie de ses proches. C'est l'occasion de plonger dans la réalité d'un quartier dont il nous décrit les fêtes, les mariages mais aussi les problèmes quotidiens de santé ou les questions plus graves qui témoignent de la capacité des Kinois à résister à la haine, à pardonner et à faire preuve de solidarité face au dénuement.

Le traque est sans cesse traversé de grands éclats de rire...

Il n'était pas question d'occulter les questions dramatiques comme le souvenir de la guerre ou le cas des enfants soldats. Ils surgissent dans la mémoire de Basile, le personnage, comme des monstres échappés d'un cauchemar. Dans le cadre de notre collaboration avec

le centre Masolo, nous avons travaillé avec des enfants soldats qui ont fait évidemment l'objet d'une attention particulière car leur expérience n'est pas anodine. Ces enfants ont tué et se sont retrouvés à la rue ne sachant rien faire d'autre que tuer. Ils se sont constitués en bande de pillards et sont devenus la proie des miliciens qui leur donnent à manger. Au sein de l'armée, ils trouvent ainsi une sorte d'identité et deviennent très malléables. Dans le spectacle, le passage qui évoque ces enfants est violent même si l'écriture entretient une certaine distance en travaillant sur la peur enfantine du noir. Mais quand la lumière revient, avec elle renaît la force de l'espoir et l'humour que les Kinois ont su développer pour repousser la peur. Tout le spectacle traduit l'énergie heureuse qui anime le quotidien. Pour nous c'est une leçon et c'est le message que j'ai eu envie de transmettre aux jeunes générations. Notre civilisation occidentale oublie l'essentiel à force de vouloir toujours plus. Je n'idéalise pas du tout la misère, mais le fait de séjourner là-bas rend cette prise de conscience particulièrement aiguë. Les liens de solidarité que les Kinois tissent entre eux, leur sens des responsabilités, le respect de l'humain: ces valeurs sont au cœur de leur existence, et pour nous, qui avons l'impression de ne manquer de rien, c'est très confrontant.

Entretien avec Virginie Vinel, ethnologue*

Femmes moose: actrices de leur vie

Peut-on décrire la vie des femmes rurales en Afrique sans systématiquement privilégier l'aspect économique et la question du développement? C'est le parti pris de **Virginie Vinel** qui a étudié la vie sociale des femmes moose du Burkina Faso. Elle dessine ainsi une suite de parcours plus intimes où chaque femme, au sein même des contraintes familiales, s'affirme résolument actrice de son existence.

Votre étude s'inscrit à la marge des nombreux ouvrages qui étudient les femmes africaines des campagnes...

J'ai réalisé mon enquête dans un quartier Sikoombe de Nabadogo, au Burkina Faso, distant de 70 kilomètres de la capitale. Ce quartier n'a encore ni eau, ni électricité et l'agriculture du sorgho est la principale ressource économique. J'insiste sur le cadre car il est déterminant pour comprendre les femmes dont on parle. On ne peut pas évoquer « la femme africaine » en général. Ce qui m'intéressait avec ces femmes moose, ce n'était pas de les appréhender comme les représentantes de la culture moose, mais du point de vue des relations qu'elles parviennent à entretenir au sein de leur famille patrilinéaire. La tradition anthropologique en décrivant les liens familiaux a privilégié la structure sur le vécu. Mais on peut mettre l'accent sur les actions des individus et la façon dont ils inventent aussi leur place. C'est le cas des jeunes filles, des épouses et des vieilles femmes dont j'ai voulu narrer le quotidien.

Vous montrez ainsi le rôle essentiel des réseaux d'entraide qui se tissent entre les femmes moose...

On a souvent l'image, avec les familles patrilinéaires, de jeunes femmes qui ont dû quitter leur famille paternelle pour se retrouver comme des étrangères dans la famille de leur mari. Le territoire de base est l'enclos où se regroupe un ménage (le chef de cour, sa ou ses femmes, les enfants). Cette composition est formidablement fluctuante, variant au fil des mariages, des deuils, pouvant accueillir un temps des fils nouvellement mariés, des jeunes sœurs... Et ces enclos se regroupent eux-mêmes en « quartier lignage », autour d'espaces de voisinages. Ainsi, les femmes s'avèrent entretenir des rapports de parenté multiples. Leurs relations s'organisent énormément autour du travail domestique, extrêmement rude et qui exige souvent d'être réalisé à plusieurs. Les femmes et les jeunes filles se réunissent autour

de la table à mouder, certaines moulant, d'autres bavardant. Des voisines passent, de retour de la brousse! Ou du puits. D'autres viennent saluer ou demander un service... Les paroles, les conseils, les petits biens, les « coups de main » s'échangent continuellement entre ces femmes qui sont au cœur de multiples échanges. Je consacre ainsi tout un chapitre au rôle des visites qui sont pour les femmes l'occasion de maintenir le lien affectif et social entre des parents dispersés. Ces visites sont accompagnées de présents et les visiteuses repartent elles-mêmes rarement les mains vides. Ces dons représentent une aide véritable et contribuent à souder les liens [la circulation continue de produits].

Si les jeunes filles participent aux tâches domestiques, elles jouissent d'une période de liberté qui leur permet aussi de se consacrer à elles-mêmes.

Lorsqu'elles ne travaillent pas, les jeunes filles se consacrent à leur parure. Leur activité privilégiée consiste à tresser leurs cheveux. La coiffure joue un rôle symbolique important car elle indique le changement de statut socio-sexuel de l'individu. La femme-mère se coupe les cheveux très courts et la tête rasée des vieilles femmes signifie l'abstinence sexuelle. Ces séances de tressage représentent des temps d'échange affectifs forts entre les jeunes filles. Le marché qui produit toujours une grande effervescence est alors l'occasion pour les jeunes filles d'exhiber leur parure. D'ailleurs, on les laisse circuler librement alors que les femmes mariées sont davantage surveillées. Paradoxalement, les jeunes filles qui sont déjà destinées à être mariées font celles qui ignorent tout de ce qui les attend. En fait, elles sont largement au courant par le biais des conversations permanentes dont elles sont les témoins. Les paroles échangées le soir dans la case avec la mère sont également déterminantes, mais elles ne portent jamais directement sur l'intimité

de chacune. On ne parle jamais de soi. C'est toujours en entendant parler des autres, des co-épouses, des voisines, du mari, que les jeunes filles apprennent à décrypter ce qui les concerne.

Les conditions de vie des femmes âgées sont également intéressantes dans la mesure où elles témoignent de leur parcours de vie...

On a développé tout un imaginaire sur la vieillesse en Afrique, en affirmant que cette dernière s'accompagne systématiquement d'autorité et de considération. Mais ce n'est pas si simple pour les femmes qui connaissent des situations très variées. Leur condition est d'abord liée à la maternité: en fonction du nombre d'enfants qu'elles ont élevés (pas forcément des enfants biologiques d'ailleurs), elles sont plus ou moins aidées. Il faut aussi compter avec les obligations de leur entourage: avoir contribué à nouer un nombre important de mariage par exemple permet d'enrichir un réseau social utile pour la vieillesse. En fait la vieillesse est vraiment une position à acquérir. On devient progressivement « vieille femme » lorsqu'on n'est plus reconnue comme procréatrice, ce qui peut correspondre à la ménopause biologique, mais pas toujours. Le fait de « ne plus avoir la force physique » et de ne plus participer aux travaux collectifs ou bien d'avoir un fils lui-même en âge de procréer contribue à vous classer au rang de vieille femme. Une nouvelle attitude morale est alors prescrite faite de réserve, de pondération et de dignité. Mais écartée des travaux collectifs, la vieille femme ne peut plus jouir des mêmes formes d'entraide et se trouve complètement dépendante de son entourage. Ainsi les conditions de vie de la femme âgée sont à l'image de ce qu'elle a pu construire durant sa vie....

***Virginie Vinel** a publié « Des femmes et des lignages, ethnologie des relations féminines au Burkina Faso » (éd. L'Harmattan, collection « Connaissances des hommes »).

Fureurs

Le printemps du Théâtre Dunois sera crépitant de mouvements, de murmures ou de cris animés par la même ferveur. Poésie, danse et musique s'enlacent, loin des images factices, et ce sont nos espaces intimes qu'elles enflamment.

Rencontre avec la poétesse Valérie Rouzeau

Sa poésie agit comme un précipité de langage où les émotions graves nous bouleversent sans jamais se prendre au sérieux. L'écriture de **Valérie Rouzeau** vient d'inspirer un deuxième spectacle à la chorégraphe **Laurance Henry**. Entretien.

Ce spectacle est une commande qui vous a permis d'écrire pour de très jeunes enfants. A ne pas confondre avec le titre de votre recueil « Quand je me deux » qui porte le même nom...

Laurance Henry a effectivement eu envie de reprendre le titre de mon dernier recueil qui n'est pas du tout destiné aux jeunes enfants. Cette commande est une expérience un peu singulière car je ne pensais pas pouvoir m'adresser à des enfants de maternelle. J'ai donc essayé de simplifier mon écriture en proposant à Laurance des petites bulles, plus légères que ce que je produis d'ordinaire. Le jeu sur les mots est moins élaboré, même si j'essaie de rester inventive. C'est la deuxième fois que nous collaborons alors que nos deux univers n'ont vraiment rien à voir. Je suis plutôt brouillonne et mes poèmes sont toujours très ancrés dans le réel. Les spectacles de Laurance nous plongent au contraire dans un monde féérique où le souci de l'esthétique prédomine. Il m'est arrivé d'assister à certaines représentations du premier spectacle en oubliant qu'il s'agissait de mes poèmes, et en même temps j'étais totalement envoûtée. D'autant que son perfectionnisme ne l'empêche pas de rendre dans sa gestuelle une forme de gaucherie très maîtrisée, celle qui anime aussi mon écriture. Il y a entre nous une alchimie très séduisante.

Vous insistez souvent sur le rôle de l'enfance dans votre création, mais cette relation entre enfance et poésie est si souvent invoquée qu'elle risque parfois de frôler le cliché...

Oui, c'est vrai qu'on peut mettre tout et n'importe quoi là dedans. Baudelaire parlait déjà « du vert paradis des amours enfantines » ; Ponge dit que l'enfant et le poète se ressemblent... Mais comment le dire autrement? C'est vraiment dans l'enfance que je puise ce que j'écris. D'abord parce que s'il y a une période où l'on joue, c'est bien l'enfance. En écrivant des poèmes, je m'offre le luxe de continuer à jouer, avec la langue. Mais j'insiste aussi sur le fait que j'ai eu une enfance vraiment chouette où nous étions libres de jouer. Mes parents étaient pauvres mais ils étaient très jeunes et très joueurs. On riait beaucoup à la maison. J'ai six frères et sœurs, et pour eux je faisais souvent le clown, j'écrivais des spectacles tout en étant leur petite

maman. Et puis, j'ai eu la chance d'avoir sur plusieurs années une maîtresse qui adorait la poésie. En fait, il me semble aujourd'hui que tout a contribué à ce que j'écrive des poèmes. De toute façon, je ne peux rien faire d'autre. Je suis foutue sans la poésie, et je crois qu'elle a vraiment sauvé quelque chose en moi.

Votre créativité verbale évoque aussi l'idée de « précipité », à la fois urgence de dire et condensé précieux d'émotions, de rythmes et de sons très entêtants...

Je crois qu'à travers mes vers, je recycle tout, un peu à la manière de mon père qui était ferrailleur et qui a joué un rôle si important dans ma vie. Le recueil intitulé « Pas revoir » qui lui est consacré est porté par un sentiment d'urgence: il s'ouvre au jour de sa mort, et relate la course avec le temps qui fait que, prisonnière d'un train qui arrive trop tard, je ne le reverrai pas vivant. Toutes les syllabes arrachées, la précipitation du rythme incarnent cet élan désespéré pour conjurer cette mort. La poésie ne permet certainement pas de « faire le deuil », mais elle est ce qui m'aide à congédier le traque de l'existence: avec les mots, j'opère une sorte d'alchimie où l'humour est toujours présent, question de pudeur sans doute. Et puis, il y a la musique spontanée qui guide le travail. Depuis toujours, j'entends des syllabes avant de percevoir des mots, et il n'est pas rare que je comprene autre chose que ce que l'on me dit. C'est une forme d'écoute involontaire qui nourrit tous mes vers car j'entends les sons comme des pépites qui m'embarquent ailleurs. Si l'on me dit « l'os-sature » par exemple, j'en fais spontanément « l'eau sature »... Et c'est comme ça tout le temps! D'où l'importance que j'accorde à l'oralité de mes poèmes. Le son, la voix font partie intégrante de mon inspiration. Ecrire, c'est explorer sa propre musique et j'avance vraiment à l'oreille...

Quand je me deux

du 26 mai au 6 juin 2010 | Danse-Poésie | 3+

A l'origine était la voix...

Inspiré par la liberté de la « danse contact », le chorégraphe **Jean-Luc Yerlès** a développé un langage où le corps et la voix s'imbriquent, offrant une approche sensible et jubilatoire de ce qui profondément nous meut et nous émeut... Rencontre.

Fuir! là-bas fuir!

Entre des parents sourds, préoccupés de rien et sans cesse agités, Arthur a le mal d'ailleurs. Qu'est-ce qui le sauve sinon la magie de ses rêves et son propre pouvoir de création? Explications de **Delphine Crubézy**, metteur en scène.

Votre héros, Arthur, doit supporter des parents peu disponibles. Cette vision des adultes s'avère assez féroce...

Le texte ne juge pas. La pièce renvoie effectivement les grandes personnes à l'agitation qui caractérise souvent nos existences. Mais les personnages sont pris dans une série de quiproquos qui permet de présenter les choses avec beaucoup d'humour. Philippe Crubézy, l'auteur, est parti des décalages qui séparent le monde des adultes et celui de l'enfant. Ses parents sont toujours en crise alors qu'ils n'ont pas de raison vraiment sérieuse de s'agiter ainsi. Tous les adultes pourront s'y reconnaître car souvent, malgré notre désir de répondre aux désirs des enfants, nous ne sommes pas toujours au bon endroit, au bon moment. Arthur ne baissera pas les bras pour autant. Il ira chercher ailleurs les réponses dont il a besoin. Je trouve que les enfants ont cette extraordinaire capacité à aller chercher dans les univers qu'ils se créent les réponses qui leur manquent.

joindre le Capitaine Esperbo à Bamako, qu'on fera du trafic de bananes et de la pirogue et que je ne vous écrirai même pas alors maintenant on arrête parce qu'un baobab c'est pas comme ça et on va manger le poulet parce que j'ai faim.» Le dispositif scénographique du spectacle intègre des panneaux avec des dessins en ombre: on voit ainsi se matérialiser sur les murs de la maison l'imaginaire d'Arthur, et la manière dont sa créativité transforme concrètement son environnement. L'enfant fait son miel de tout ce qui l'entoure: une valise posée au milieu de la pièce, une mère un brin hystérique qui se met à crier comme les loups... L'imaginaire et la réalité s'interpénètrent de sorte que l'enfant, loin d'être isolé dans sa fiction, joue avec ce qu'il vit. Il participe à donner du sens à son quotidien. Il apprend par là à grandir car en allant chercher dans cet univers imaginaire les réponses qui lui manquent, c'est lui-même qu'il trouve.

Le bouquet de fleurs

du 9 au 20 juin 2010 | Théâtre | 7+

Si la réponse de l'enfant paraît fantaisiste, construite sur le fantasme du voyage, elle s'avère finalement pleine de sagesse...

Arthur se rêve en jeune aventurier fugueur et réalise mentalement son désir d'embarquer sur un cargo pour Bamako. Cela peut sembler irrationnel, alors que c'est justement par le biais de l'imagination qu'il parvient à remettre de l'ordre. Il grandit et réussit finalement à s'adresser à ses parents de manière à ce qu'ils l'entendent. Dans une réplique assez drôle, il se découvre une nouvelle autorité non dénuée d'humour. Il interpelle ses parents: « Et vous, si vous continuez à m'embêter, à me poser des questions et à pas me répondre, à me parler et à pas m'écouter, je vous prédis que vous finirez vieux et liquides à vous ramasser avec des serpilières mais qu'avant je serai parti re-

A corps et cris

du 10 au 18 avril 2010 | Danse-Musique | 7+